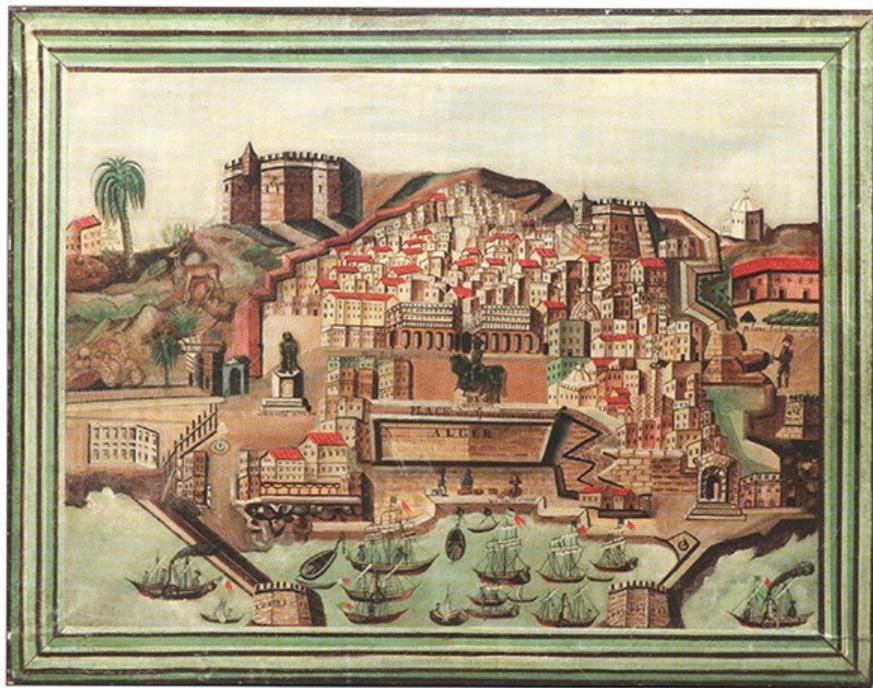


mémoire

Les cahiers d'Afrique du Nord

Plurielle



Port d'Alger peinture naïve circa 1852 – avec l'aimable autorisation de Maitre Alexandre Debussy Commissaire-priseur à Cannes

N°100 – Septembre 2020

cliquer sur un auteur ou u N° de page pour accéder au texte

Sommaire

Éditorial

La Rédaction..... 5

Les chemins de mémoire

Hommage au ministre Jacques Augarde

Denis Fadda..... 6

Les chemins de mémoire

Hommage à Janine de la Hogue

Odette Goinard..... 8

Les chemins de mémoire

Algérie-Dahomey – La première liaison terrestre

Denis Fadda..... 10

Les chemins de mémoire

Gallieni maître de Lyautey

Denis Fadda..... 20

Les chemins de mémoire

L'activité littéraire de Lyautey

Denis Fadda..... 24

Les chemins de mémoire

Le général Daumas

Annie Krieger-Krynicky..... 31

Écrivain public

Les sauterelles

Général Daumas..... 34

Les chemins de mémoire

Le Covid 19 comparé aux épidémies d'autrefois au Maroc

Patrice Sanguy..... 42

Écrivain public

Le balcon sur le désert

Marie Barrère – Affre..... 45

Mémoire d'Afrique du Nord

ISSN 2267-7070

Réalisation : Jean-Claude Krynicki et Geoffroy Desvignes

Les articles signés et opinions émises dans la revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Copyright : toute reproduction même partielle, des textes et documents parus dans le présent numéro est soumise à l'autorisation préalable de la rédaction et de l'auteur.

Une contribution volontaire de 10 euros par an est souhaitée des lecteurs intéressés par nos publications. Mémoire d'Afrique du Nord 119 rue de l'Ouest 75014 Paris

www.memoireafriquedunord.net



Éditorial

La Rédaction

Chers amis lecteurs

Nous publions le numéro 100 de la Revue dont le premier exemplaire fut édité en Octobre 1994. Nous aurions préféré pour cette parution des temps moins incertains, troublés, voire tumultueux.

Hommage soit rendu aux créateurs de cette revue, le ministre Jacques Augarde et Janine de la Hogue qui a assuré la continuité d'une œuvre, loin de tout esprit polémique, à mettre en valeur tout un patrimoine archéologique, artistique, religieux et littéraire, replacé dans un contexte historique, illustré aussi des souvenirs des habitants de cette Afrique du Nord. Les mémoires sont oubliées, incomplètes, voire injustes, mais il faut y faire appel pour établir l'histoire et la continuité de cette revue avec ce centième exemplaire qui est le meilleur hommage qu'on puisse rendre aux initiateurs.

Prosper Mérimée, le premier inspecteur général des Monuments historiques, en novembre 1842, avait écrit cette profession de foi à laquelle nous souscrivons : « Conserver à la France des monuments d'un intérêt réel, pour l'histoire et pour les arts, les rendre d'un accès facile aux savants et aux artistes, tel est le but qu'on se propose ». Nous ajouterons à l'énumération les amateurs et les lecteurs en vous souhaitant justement une bonne lecture !

La Rédaction



Hommage au ministre Jacques Augarde

Denis Fadda



**Jacques Augarde Agen
1908 – Paris 2006
Créateur de la revue**

Mémoire Plurielle

Hommage prononcé par M. Denis Fadda en l'Église Sainte-Geneviève des Grandes Carrières, lors des obsèques du Ministre Jacques Augarde, le 21 juillet 2006

Dans les années quatre-vingts, répondant un jour à la question « en quel siècle auriez-vous aimé vivre ? », sans la moindre hésitation, vous avez dit, cher Ministre, cher Président, « au XXI^{me} siècle bien sûr », laissant sans voix la journaliste qui se proposait de broser votre portrait et qui, connaissant l'homme de culture que vous êtes, s'attendait sans doute à vous entendre évoquer le XIX^{me}, le XVIII^{me} siècle voire l'Antiquité.

Vous êtes tout entier dans cette réponse donnée ce jour-là. Éternellement optimiste, regardant devant, construisant toujours, mais construisant dans le respect attentif du passé, dans la fidélité.

Dans le respect de ceux qui nous ont précédé et, avant tout, vos chers Tabors que vous aviez rejoints au sortir des geôles espagnoles. Ces Tabors avec qui vous êtes entré dans Rome, avec qui vous avez combattu ensuite en Provence, en Alsace, en Allemagne et jusqu'à Berchtesgaden. Vous, leur officier, leur protecteur, vous leur avez été fidèle toute votre vie, leur consacrant des ouvrages dont on tira un film.

Fidélité au Maroc, à l'Algérie, à cette Algérie que vous avez tant aimée et si bien servie, comme l'ont fait d'ailleurs, avant vous, votre père et votre grand-père, tous deux médecins généraux.

Fidélité à votre chère ville de Bougie. Cette fidélité vous l'avez manifestée jusqu'au bout, faisant probablement vôtre cette phrase de Dos Passos : « Vous pouvez arracher l'homme du pays mais vous ne pouvez arracher le pays du cœur de l'homme ».

Que les bougiotes ont eu de chance de vous avoir comme maire, député, sénateur, conseiller général !



Hommage à Janine de la Hogue

Odette Goinard



**Janine de la Hogue – 1921-
2016**

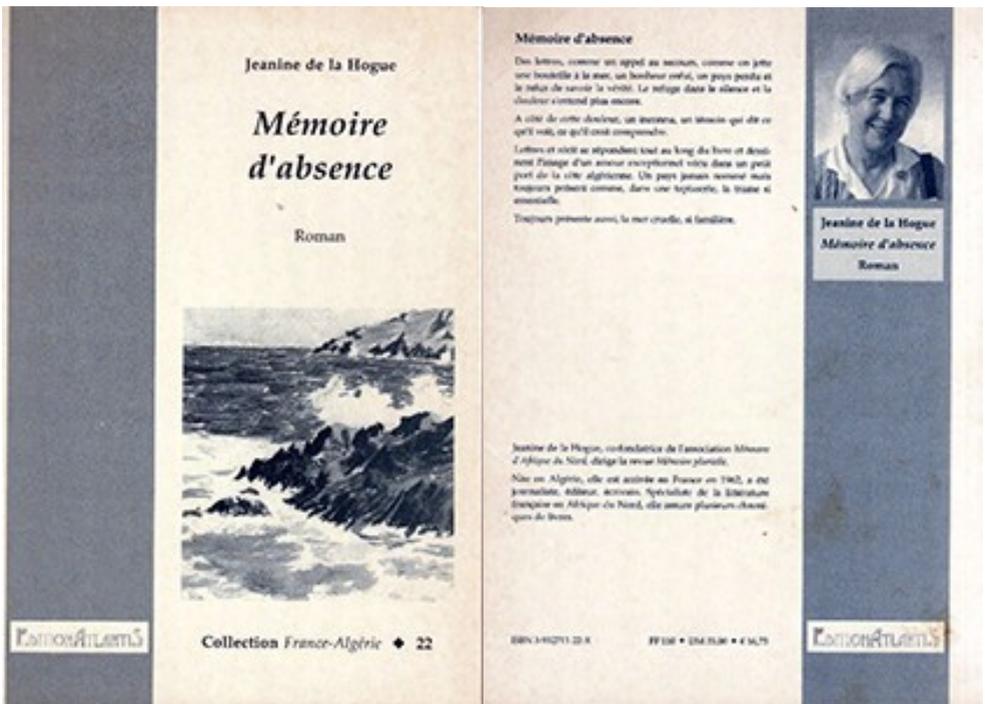
C'est un juste hommage que nous devons rendre à Janine de la Hogue. C'est elle, qui est à l'origine de la création de notre association. Pleinement consciente en effet de la nécessité de conserver la mémoire de la présence française en Algérie, elle avait déjà apporté sa collaboration au Centre de Documentation Historique pour l'Algérie (CDHA). A la suite d'une réorganisation de cette association, elle prit l'initiative d'étendre les travaux de mémoire à toute l'Afrique du Nord (Algérie, Tunisie, Maroc). C'est ainsi que, sous l'égide de Jacques Augarde, favorable à ce projet, fut éditée *Mémoire Plurielle* dont le premier numéro parut le 1er octobre 1994.

Depuis lors, bravant tous les obstacles, avec toute sa compétence et son énergie, Janine s'était consacrée à cette tâche. Entourée par une petite équipe de bénévoles, fortement motivés comme elle, par le devoir de mémoire, elle avait travaillé sans relâche pour faire connaître au grand public

les différents aspects du rôle des français dans ces territoires. Ce fut l'objet de *Mémoire Plurielle* dont nous fêtons aujourd'hui le centième numéro.

Janine n'est plus là hélas pour s'en réjouir. Elle nous a quittés le 20 février 2016. Elle nous a donné l'exemple de l'énergie, de la persévérance, de la ténacité dans le travail, nous communiquant son enthousiasme.

Dans son sillage, nous avons continué à faire vivre la revue, espérant, comme le considérait Janine, apporter notre pierre, à la reconnaissance d'un passé historique souvent méconnu. La tâche nous paraît encore plus urgente à l'heure où souffle un vent hostile à ce qui fut une page de notre histoire dont nous n'avons pas à rougir.





Algérie-Dahomey – La première liaison terrestre

Denis Fadda

Le 15 novembre 1924, par une nuit froide, sombre et parfaitement silencieuse, à 2 h du matin, un convoi de quatre voitures, quitte Colomb-Béchar, dans le sud algérien. La mission a pour objectif de rallier le Dahomey; jamais une telle aventure n'a été tentée.

Jusqu'alors, d'Europe ou d'Afrique du Nord, le Dahomey n'a toujours été atteint que par la voie maritime. En même temps qu'elle s'assurera que la liaison terrestre est réalisable - et par la voie la plus courte - la mission explorera la possibilité d'une liaison aérienne, c'est là son but ultime ; l'automobile doit permettre l'ouverture et le développement des liaisons aériennes.

La mission est dirigée par Gaston Gradis. Polytechnicien, issu d'une vieille famille d'armateurs bordelais, Gradis, qui exerce d'éminentes fonctions dans le domaine de l'aéronautique, a fondé la Compagnie générale transsaharienne. Son idée : rechercher ce qu'il appelle le « Grand-Axe », l'axe Paris-Porto-Novo, le méridien de Paris, la ligne idéale qui relierait l'Afrique du Nord au Bénin actuel.

La Méditerranée sépare l'Europe de l'Afrique du Nord ; le Sahara sépare l'Afrique du Nord de l'Afrique occidentale ; Méditerranée et Sahara sont deux zones de passage à travers lesquelles il est naturel de chercher des routes estime Gradis. Si la Méditerranée a vite été domptée grâce aux progrès de la navigation, il n'en a pas été de même du Sahara pour lequel manquait l'outil adapté. De même que, sur la mer, la voile a cédé le pas à la vapeur, de même ici le dromadaire est destiné à s'effacer devant l'automobile et l'avion et encore devant le chemin de fer, car Gradis pense aussi à ce moyen-là.

Ayant quitté Colomb-Béchar, le convoi se dirige vers le sud, le long de la frontière marocaine. En chemin, un pauvre âne et son ânier ; ils portent le courrier d'Adrar, dernier poste du Sud, à 600 kilomètres de Colomb-Béchar. Autrefois, ce courrier était assuré par des caravanes, mais les dromadaires tentaient les rôdeurs du désert et les enlèvements étaient fréquents. Maintenant l'âne et celui qui le conduit ne courent aucun risque. Plus loin le feu de bivouac d'une des patrouilles de méharistes postées en protection, face aux débouchés vers les vallées du Maroc dissident. Au petit matin des coloris étonnants, chaque falaise, chaque roche, chaque pierre prend sa couleur passant du violet vif au rouge ardent, au bleu pâle, au pourpre, à l'ocre, au vert très tendre, mais très vite le soleil apparaît et tout rougit avant de devenir blême.

Plus loin la piste emprunte la vallée de la Saoura et serpente dans le sable allant de puits en puits, tantôt resserrée dans les gorges jusqu'aux dimensions d'un sentier, tantôt épanouie, large d'un kilomètre, sur la croûte des plateaux.

Beni-Abbès ; les murailles blanches éblouissantes du bordj dominent les rampes de la falaise, le lit desséché du fleuve, la palmeraie verte et le vieux ksar. Une muraille basse en argile gris entoure la chapelle de l'ermitage qu'habita le Père de Foucauld ; deux petites croix de bois que le saint homme plaça là lui-même restent, desséchées, tordues par le soleil, plantées face à face aux deux extrémités de la cour rectangulaire. Et c'est tout ; les vents ont détruit le reste.



Beni-Abbès

Les guetteurs ont signalé les voitures, le canon tonne. Au loin la sonnerie des clairons. Une foule étonnante remplit l'unique rue, tortueuse, qui monte vers le nid d'aigle.

On crie, on acclame. Au-dessus du grand désert silencieux qu'elle domine, l'oasis est en liesse. Le convoi jouira tout le long de son parcours de beaucoup d'égards ; la mission certes a été très bien préparée et elle est en général attendue, mais il faut dire aussi qu'elle compte parmi ses membres, un homme prestigieux, un Maréchal de France, le Maréchal Franchet d'Esperey. Né en Algérie, il a derrière lui une carrière on ne peut plus brillante. Il a servi en Tunisie, en Algérie comme officier d'ordonnance du général Chanzy, au Tonkin, en Chine, au Maroc où il a été adjoint de Lyautey.

Pendant la guerre de 14-18, à la tête de la cinquième armée, il a été le vainqueur de la Marne et, Commandant en chef des armées alliées en Orient en juin 1918, à la tête d'une troupe composée de Français, de Britanniques,

de Serbes, de Grecs, d'Italiens, de Russes et d'Albanais, il a remporté la victoire décisive. Quand il sera reçu à l'Académie française en 1934, au fauteuil de Lyautey, il sera dit de lui qu'il fut « le seul vainqueur de cette guerre immobile auprès duquel la victoire ait rouvert ses ailes ». Au moment de l'expédition, il est inspecteur général des troupes françaises en Afrique du Nord.

Dans la dernière palmeraie avant les solitudes du Sud, une tribu maraboutique campée là pour le seul devoir de donner aux rares caravanes de passage, en ce lieu perdu, l'aumône d'un toit, de quelques dattes et d'un peu d'eau, accueillera aussi le Maréchal. Et l'on verra dans la nuit du désert ce tableau irréel, un cortège précédé de porteurs de torches, de musiciens et de danseurs.

Le convoi, de quinze personnes, est constitué de quatre voitures, des Renault ; le Maréchal Franchet d'Esperey occupe la première avec Gaston Gradis, ouvrant ainsi la route; le commandant Ihler suit avec René Estienne¹, la troisième voiture n'appartient pas à proprement parler à l'expédition ; elle est occupée par le Capitaine Delingette en partance pour une grande tournée à travers l'Afrique et qui a sollicité escorte pendant la traversée du Sahara. Ferment la marche, le lieutenant Georges Estienne et Henri de Kerillis ; héros de la guerre de 14-18, Kerillis sera, le 4 octobre 1938, le seul député de droite à s'opposer à la Chambre des députés, aux accords de Munich. Il a obtenu la complicité de l'armée pour faire parvenir à l'Écho de Paris des télégrammes ; ainsi, dans un délai de 48 heures, véritable prouesse pour l'époque, Paris est informé de la progression de la mission.

Au seuil des montagnes basses de la Saoura, le convoi abandonne la piste pour s'engager à travers la grande palmeraie sur les traces des dromadaires qui suivent la vallée. C'est l' « Allée des Palmiers », l'un des paysages les plus beaux et les plus grandioses de tout le désert.

1 La biographie de Georges Estienne est disponible en ligne sur le site memoireafriquedunord.net

La Saoura, oued à peu près mort, marque la limite entre le désert de pierre et le désert de sable. A l'ouest, les dunes paraissent parfois des pyramides bâties par la main des hommes ; la forme est régulière, élancée, les arêtes tranchantes. « Les couleurs ont une variété prodigieuse qui tourne du blanc de neige des petites vagues périphériques aux nuances ardentes, jaune, ocre, rouge, or et à ce rouge brûlé qui est la patine des plus vieilles couches exposées à l'action éolienne » écrit Kerillis.

Adrar, dernière forteresse du sud algérien, bordj avancé devant le terrible Tanezrouft, le pays de la peur et de la soif. Adrar, avec ses longs murs de terre rouge et ses ruelles étroites, tortueuses et compliquées, où, dans la palmeraie, l'eau si précieuse coule en filets mesurés à travers les sillons de mil. Adrar, au fond d'une dépression, qu'un ingénieux système d'irrigation, relie aux immenses bassins récepteurs des étendues désertiques environnantes et plus élevées. Par un travail gigantesque dont l'origine remonte fort loin, l'eau y est amenée; des hommes ont creusé parfois jusqu'à quatre-vingts mètres sous le sable des galeries, les foggaras, qui s'étendent sur des dizaines de kilomètres.

D'Adrar à Ouallen, il y a cinq cents kilomètres, sans eau, à travers le Tanezrouft... Aucune caravane n'a jamais pu les franchir. Celles qui l'ont tenté ne sont jamais revenues.

Le grand mérite de Gaston Gradis est d'avoir le premier étudié, reconnu et parcouru cet itinéraire – Colomb-Béchar-Adrar-Ouallen-Tessalit (au nord du Mali actuel) Bourem sur le Niger - avec l'idée d'affranchir l'automobile, et plus tard l'avion, de la servitude de l'eau, de leur faire couper les grandes étendues que les caravanes contournent longuement pour suivre la ligne des puits.

Deux reconnaissances ont précédé la mission, l'une, en novembre-décembre 1923, jusqu'à Tessalit, confiée au lieutenant Georges Estienne et à son frère, pour étudier l'itinéraire envisagé et en dresser le lever et l'autre, en janvier-février 1924, dirigée par Gradis lui-même, qui devait pousser

jusqu'au Niger et le descendre ensuite pour tenter la liaison avec le Dahomey.

Rien qu'à travers le Sahara, la « Route Grady » raccourcira de 300 kilomètres la route antique des caravanes, la route qui, par Ouargla, In Sallah et le Hoggar mène de Touggourt à Tombouctou et qu'ont suivi pour la première fois en automobile, de décembre 1922 à mars 1923, Haardt et Audouin-Dubreuil, qui avaient bénéficié, bien sûr, des missions effectuées sous l'impulsion du Général Laperrine, à partir de 1916.



Une caravane

Le Tanezrouft ! Pendant des centaines et des centaines de kilomètres pas un mouvement de terrain, pas une ondulation, pas un arbuste, pas une plante, pas un brin d'herbe, pas un insecte. Aucun signe de vie sur cette terre brûlée par le soleil et balayée par les vents torrides. Tel est l'effrayant Tanezrouft, désert du désert, « désert maximum » comme le dit Gradis.

Les mirages ! Le mirage, illusion hallucinante : sous le soleil brûlant, l'atmosphère surchauffée tremble de chaleur, produisant des effets optiques extravagants. Ici un morceau du ciel se réfléchit tout à coup sur le reg. Là une pierre est saisie par un miroir mystérieux, par deux, par trois, par dix autres ; elle est multipliée, elle est grandie aux dimensions d'un homme, d'un animal, d'une chose étrange... Voici l'eau, à cent mètres... elle est immobile, scintillante, on se rapproche, elle s'éloigne, elle fuit et cela recommencera mille fois.

Le mirage est effacé. Le soleil avant de disparaître couvre le reg d'une teinte rose pâle ; « on dirait un grand voile de mousseline légère » écrit Kerillis. Puis chaque caillou s'allume, prend son éclat particulier et s'éteint. La terre a semblé parée d'une mosaïque de saphirs, de diamants, d'émeraudes, de rubis, de topazes, d'améthystes, de toutes les pierres de la création avant de s'enfouir dans l'obscurité.

Rien ne changeant jamais, les repères manquant, l'impression d'avancer s'atténue peu à peu ; il semble que le sol fuit sous les roues des voitures.

Où va la mission ? vers un puits, un puits dont l'orifice est si petit qu'un homme l'enjambe sans peine, le puits de Ouallen, caché au milieu de quelques pierres, au cœur du Sahara. Que la mission fasse une erreur d'un dixième de degré et elle le manque, c'est la tragédie. Les restes humains rencontrés, des caravaniers égarés, sont là pour témoigner.

En plein cœur du désert trois aviateurs, pour la première fois se posent. C'est un essai de collaboration entre l'avion et l'auto, une anticipation sur la grande idée de Gradis : l'auto, l'avion et le chemin de fer à travers le Sahara et l'Afrique, d'Algérie au golfe de Guinée.

Gradis est confirmé dans ses convictions, le désert sera vaincu, par ces moyens modernes. Pour lui, le Tanezrouft, « cette essence de désert contenu dans le désert », qui occupe le centre du Sahara, est un pays rêvé pour l'avion et l'établissement d'une ligne entre Colomb-Béchar et Bourem n'offre aucune espèce de difficulté. Prolongée vers le Dahomey, la Nigéria, comme on disait alors, le Tchad ou le Congo, la ligne servira d'axe de liaison entre tous les pays d'Afrique occidentale et équatoriale ; elle sera l'amorce d'une liaison avec Le Cap.

Trois escales doivent être prévues : Adrar, Ouallen et Tessalit, une tous les 500 kilomètres environ. Adrar est en liaison avec le Nord. Ouallen, est en relation avec In Salah. Tessalit enfin, est relié au Niger par des pistes connues à travers la brousse du Sahel. Que ces postes soient munis de T.S.F. et armés de deux voitures, et les avions pourront circuler sur le « Grand axe », sur la ligne droite reliant Colomb-Béchar à Bourem, là où le Niger devient navigable, à la porte du Dahomey. S'ils suivent constamment la trace des voitures, et l'expérience a prouvé que cette trace subsiste au moins une année, ils ne risqueront pas de se perdre. Si une panne les oblige à un atterrissage, ils se poseront sans dommages, car le Tanezrouft est, en somme, un terrain d'atterrissage parfait et infini. Ils seront enfin secourus, au bout de quelques heures, car la T.S.F. aura fonctionné et les autos seront parties sur la piste à leur rencontre.

Bourem ! Le Sahara a été franchi. Gao ! Entre Gao et Niamey, sur les berges du Niger, des oiseaux en quantité. Des rizières, des joncs, de la brousse, de chaque touffe de mimosas, ils s'échappent en grand nombre : des échassiers, des ibis roses, des oiseaux-trompettes, des aigrettes blanches, des hérons, des geais bleus, des essaims rouges, jaunes et verts de bengalis, des sarcelles mauves, des pélicans blancs.

Au-delà de Niamey il y a moins de sable, la piste devient rouge. La brousse grandit et change; les premiers géants des arbres d'Afrique apparaissent, des grands fromagers au bois tendre, avec leurs troncs plissés, comme drapés de

tentes grises et des baobabs aux ramures épaisses, « aux rigidités de pierre », comme le dit Kerillis.

Le Niger est franchi à Gaya pour aborder la grande piste qui, partant du nord du Dahomey, rejoint à Savé la tête de ligne du chemin de fer. Les arbres, maintenant nombreux, sont élancés, parfois très hauts : des flamboyants rouges, des ficus, des bougainvilliers, des arbustes à fleurs mauves, des manguiers.

Cotonou – Porto-Novo par la lagune, ce grand lac aux eaux dormantes où vient se jeter le fleuve Ouémé. Porto-Novo est atteint le 11 décembre. La mission est un parfait succès.

Dans « Paris-Tombouctou » un ouvrage dédié à André Derain et publié en 1928, Paul Morand écrivait : « Le taxi m’emmène vers la gare de Lyon longe les quais, passe derrière Notre-Dame. Il est drôle de penser que, pour aller à Tombouctou, il faille passer par Notre-Dame. Souvent, quand je circule aux environs de l’Opéra, je me dis : « Londres est au bout de la rue La Fayette » ou, devant le Palais de la Légion d’Honneur : « Pour Madrid je n’aurais qu’à descendre ces marches et ensuite c’est tout droit. »

A partir de la mission Gradis-Franchet d’Esperey il a été aussi possible de dire « Cotonou, Porto-Novo c’est tout droit » ; du Quartier latin au Quartier latin de l’Afrique il n’y a plus rien eu d’infranchissable. La mission a démontré que la liaison terrestre entre l’Afrique du Nord et le Dahomey était désormais possible – et qu’elle l’était par la route la plus courte ; elle a aussi ouvert la voie à une liaison aérienne, elle a rapproché les hommes.



Sur cette terre africaine où RENAULT a déjà si souvent triomphé avec :

La Mission Gradis-Etienne, 1924 : Oran-Niger en 117 heures.

Le Raid Delingette, 1925-26 : Oran-Le Cap.

Le Raid Estienne, 1927 : Oran-Niger-Tchad-Guinée-Alger. 18.000 kms. en 36 jours.

Le Raid Leblanc, 1928-29 : 1^{re} liaison automobile Égypte-Éthiopie

Les services réguliers desservis, depuis plusieurs années, à travers toute l'Afrique du Nord Française et le Sahara par la Cie Gle Transsaharienne et les Auto-Circuits Nord-Africains.



Gallieni maître de Lyautey

Denis Fadda

Gallieni, malade, meurt le 27 mai 1916. Le Gouvernement lui fait des obsèques nationales. En ce centième jour de la bataille de Verdun, son convoi traverse la capitale qu'il a sauvée et les parisiens lui rendent un hommage plus fervent encore que celui rendu à Victor Hugo. Il sera élevé à la dignité de maréchal de France le 7 mai 1921. En mars 1916, il avait renoncé à ses fonctions de Ministre de la Guerre exercées après celles de Gouverneur militaire de Paris et commandant des armées de Paris, à partir du début du conflit franco-allemand. Il avait disposé là de pouvoirs considérables.

En Afrique, en cette Afrique qu'il a tant aimée et où il a failli laissé sa vie de si nombreuses fois, un peulh lui avait prédit qu'avant de quitter la vie il serait « Roi de Paris » ; il le fut. Il gagna la bataille de la Marne et sauva la Capitale. Son rôle fut à ce point décisif que Clemenceau s'exprima lors de ses funérailles en ces termes : « Le Général Gallieni est l'homme dont la prompte décision nous a donné la victoire de la Marne. Il est le véritable sauveur de Paris. Les funérailles nationales ne sont qu'un commencement de justice ». Le soir de la Victoire, il déclarait : « Sans Gallieni la victoire eût été impossible ». Cinq ans plus tard, le Gouvernement décernait à Gallieni la dignité de Maréchal de France. Mais avant la reconnaissance et la gloire, il y eut une vie d'une intensité extrême, une longue carrière coloniale.

Joseph Simon Gallieni est né le 24 avril 1849 à Saint-Béat sur Garonne au cœur des Pyrénées, tout près de la frontière espagnole, d'un père originaire du Milanais. Après des études au Prytanée militaire de La Flèche, il intègre Saint-Cyr où la guerre va le cueillir. Sous-lieutenant dans l'infanterie de Marine, il combat à Bazeilles. Blessé, il connaît plus de six mois de captivité,

en même temps que le jeune Kitchener, engagé volontaire anglais, avec lequel il se liera.

L'année 1873 est celle du premier contact avec l'Outre-Mer. Il reste trois ans à la Réunion avant de gagner Dakar comme capitaine des tirailleurs sénégalais. Après un séjour de sept années en Afrique occidentale, il part pour la Martinique et y revient comme Gouverneur général du Soudan, l'actuel Mali, trois ans plus tard. De 1892 à 1896, c'est l'Indochine, puis à nouveau l'Afrique, Madagascar, où il séjourne, comme Gouverneur général, pendant neuf années, jusqu'en 1905. En Afrique occidentale, le Gouverneur Brière de l'Isle lui a confié l'expédition capitale qui doit relier le bassin du Sénégal au Niger.

Depuis longtemps les rois rivaux du Niger s'attendaient à une telle entreprise mais ils ne savaient si ce seraient les anglais venus de Gambie ou les Français du Sénégal qui arriveraient les premiers chez eux. Les combats sont durs; Gallieni connaît le guet-apens de Dio, la retraite à travers les Béléris, la captivité de Nango mais il amène Ahmadou, le tout-puissant sultan de Ségou, à traiter avec lui. Plus tard, pour défendre la conquête du Haut-Niger, il doit affronter Ahmadou, le dur Samory et le redoutable Mahmoud Lamine, tous trois ligüés contre lui; ce sera la victoire de Diana.

Gallieni s'emploie alors au développement de la région : des jardins, des marchés, des dispensaires et des ateliers professionnels sont créés, des routes tracées, des voies ferrées amorcées, des travaux d'assèchement entrepris. Kita, le village de pêcheurs Khassonkès où se construit le fort le plus puissant du Soudan, devient une ville, assainie par des cultures et un gigantesque drainage. Il a un goût prononcé pour l'agriculture, pour la vigne qu'il cultive avec passion. A Lang-son, en Emyrne comme à Kita ou Bamako, partout il fera surgir des cultures et on admirera sur la frontière de Chine et à Madagascar, comme sur les bords du Niger, les jardins d'essais qu'il y fera tracer.

Au Tonkin, en nommant le Colonel Gallieni à la tête du deuxième territoire militaire, à Lang-Son, le Gouvernement lui a demandé de venir à bout de la

piraterie qui menace très sérieusement la colonie. Le Haut-Tonkin est terrorisé, soumis de façon incessante aux incursions. La paix revient dans le Delta. L'action de Gallieni libère les vallées, engage les cultures, les marchés et le chemin de fer.

Il est remarquablement aidé dans sa tâche par Lyautey, alors commandant, qu'il a appelé auprès de lui. L'entente entre les deux hommes a été immédiate. Tous deux sont des soldats et des administrateurs mais aussi des passionnés de lecture et d'écriture. Pour Gallieni, dont l'œuvre sera importante (entre autres, « La Pacification de Madagascar », ses « Lettres de Madagascar », ses Mémoires), il ne peut y avoir de journée sans lecture, quoi qu'il arrive. Où qu'il aille, un ouvrage l'accompagne. Pour Lyautey, Gallieni, ce « contempteur des conventions » est « l'antipode du 'caporal' ». Il le rejoint à Madagascar sans hésiter, ne s'accordant même pas, au préalable, un repos en France ; à Suez, il passe du paquebot d'Indochine sur celui de Tananarive. Il écrira : « Je dois au général Gallieni ma carrière et le peu que je peux valoir ». Sur sa tombe il placera un ex-voto « A Gallieni, A Mon chef, à mon maître en tout, en hommage d'affection et de reconnaissance ».

Madagascar connaît un effroyable et sanglant désordre; le Gouverneur civil appelle à son secours un successeur mieux préparé que lui. Le Ministre des Colonies, ne voit pour le remplacer que le vainqueur des Pavillons Noirs. Gallieni - maintenant Général - dont la santé s'est pourtant sérieusement dégradée, accepte la mission. La situation est encore plus troublée qu'il ne l'imaginait. La reine Ranavaloa est probablement l'inspiratrice de l'insurrection, alors que son pouvoir n'est reconnu que par les Hovas. Il va affronter la famille royale et réprimer très durement le soulèvement. La reine sera exilée à la Réunion puis à Alger. Elle quittera son palais dans le riche filanzane offert jadis par Napoléon III à Rasoherina, la reine à laquelle elle a succédé et qui avait entretenu les meilleures relations avec l'Empereur.

L'activité de Gallieni est alors tout entière consacrée à la réorganisation et au développement : la grande route et le chemin de fer, la rade fortifiée de Diego-Suarez confiée au génie terrassier du Colonel Joffre, l'aménagement des ports et des capitales régionales. Variole, lèpre, tuberculose, paludisme,

mortalité infantile déciment les populations; une direction de la santé est mise en place, une école de médecine, des hôpitaux, des cliniques, des léproseries sont créés et les foyers d'épidémie détruits.

Revenu en France métropolitaine, il est élevé à la dignité de Grand Croix de la Légion d'honneur, il a alors 56 ans et il est Général de division depuis six ans déjà. D'autres hautes responsabilités lui sont confiées; Gouverneur militaire de Lyon, il siège au Conseil supérieur de la Guerre et préside le Comité consultatif de défense des colonies. En 1911, le poste de généralissime lui est proposé; il refuse et recommande à sa place Joffre, son ancien subordonné. Il prend sa retraite en avril 1914 mais au lendemain de la déclaration de guerre, le 27 août, il est nommé généralissime-adjoint, Gouverneur militaire de Paris et commandant des armées de Paris; il est Ministre de la Guerre en 1915.

Paris, qui lui a offert un magnifique monument, place Vauban, dont les cariatides sont des allégories des quatre principales étapes de sa vie (le Soudan, le Tonkin, Madagascar et Paris) a aussi donné son nom à l'une de ses plus belles avenues, celle qui conduit de l'Hôtel des Invalides au Pont Alexandre III et porte aux Champs-Élysées.



L'activité littéraire de Lyautey

Denis Fadda

« Je fais appel à tous ceux qui ont fait le pèlerinage sacré, à tous ceux qui, sous la plus belle lumière qui soit au monde, ont gravi les degrés qu'on ne devrait monter qu'à genoux ». C'est Lyautey qui s'exprime, évoquant l'Acropole et la Grèce qui l'enchantent à propos de l'« Histoire d'Alcibiade » d'Henry Houssaye. L'homme pétri de culture qu'était Lyautey était aussi un écrivain. C'est de l'écrivain Lyautey que je voudrais parler d'abord, avant d'évoquer ses rapports avec la littérature.

Lyautey écrivain

Lyautey nous a légué un nombre considérable de textes : correspondance, journal, essais, discours, conférences, rapports car de 1875 à 1934 il n'a jamais cessé d'écrire ; ayant pris la plume adolescent, il ne l'a plus quittée. Il a en effet commencé à écrire un soir d'avril 1875 parce qu'il se sentait assiégé par un souvenir brûlant, celui d'une « nuit mystique » vécue trois ans plus tôt en un jour dont il faisait dater le commencement de sa vie, de la vie de son âme et de sa pensée.

Lyautey, est un travailleur acharné. Il se réveille tôt et une fois la lecture des journaux achevée, à 7 h du matin, il s'assoit dans son lit, le dos appuyé sur deux oreillers, ayant devant lui une table sur laquelle doit impérativement figurer buvard blanc, encrier, porte-plume, crayons divers, papier à lettre de différents formats, cartes de correspondance, cartes de visites, enveloppes. Il commence sa correspondance. Après le dîner et jusque tard dans la nuit, car il se contente de très peu de sommeil, il travaille, il écrit; la lumière électrique ne lui suffit pas, il a à sa droite et à sa gauche une lampe

à pétrole. Lorsqu'il se déplace, tout ce qui est nécessaire à l'écriture le suit et, pratiquement, où qu'il soit, son rythme de travail reste le même.

Pour Lyautey, écrivain-né, le véritable moyen d'expression, de contact, de persuasion, c'est la lettre. Il se raconte à ses amis sachant bien que sa correspondance sera conservée. Sa fidélité à ses correspondants – il en aurait eu quelque 600 - est proverbiale. Le « Courrier » tient dans sa vie une place centrale.

A partir de 1895, ses lettres du Tonkin recueillent l'approbation d'un cénacle choisi d'écrivains, de professeurs, d'historiens, d'hommes politiques, qui l'incitent à poursuivre sa correspondance, précieuse à leurs yeux sur bien des plans. C'est pour lui la consécration de ses dons littéraires et, dès lors, la voie est ouverte à la publication.

En 1891 déjà Eugène-Melchior de Vogüé a encouragé la publication dans la Revue des Deux Mondes, la revue littéraire la plus cotée de l'époque, du Rôle social de l'Officier ; le si fameux article dans lequel Lyautey confie à l'officier la mission de devenir éducateur de la Nation entière est paru le 15 mars. Puis ce sont Le rôle colonial de l'Armée en 1900, ses Lettres du Tonkin et de Madagascar en 1920, ses Lettres de Rabat en 1921, ses Paroles d'action en 1927, ses Lettres de Jeunesse (Italie – Grèce – Danube : 1883-1893) en 1931 ; les éditions posthumes de ses Lettres du Sud de Madagascar et de ses Lettres du Sud-Oranais qu'il a préparées, paraissent respectivement en 1935 et en 1937. Ses autres textes seront publiés par la suite, grâce surtout aux soins de son neveu Pierre Lyautey.

Certains écrivains ont apprécié très tôt la qualité de ces œuvres. Nous l'avons dit, Eugène-Melchior de Vogüé a contribué à la publication du Rôle social de l'officier; plus tard des hommes aussi différents que Jérôme et Jean Tharaud, Louis Barthou, André Maurois, Emile Henriot ont célébré les dons authentiques d'écrivain de Lyautey. Jean Guittou, qui le considère comme un grand écrivain, le compare à Xénophon, à César et aussi à Bonaparte. Il est d'ailleurs à noter que certains de ses biographes ou de ceux qui ont écrit sur des moments de sa vie, tels notamment André Maurois, Jacques Benoist-

Méchin, Claude Farrère et Wladimir d'Ormesson sont eux-mêmes des écrivains au talent reconnu.

Le style de Lyautey ressemble à ce qu'il est lui-même dans la vie. C'est une attitude, la vitesse, c'est l'élan cavalier, vif, alerte qui fait penser à Montaigne et à Saint-Simon. Il ne rature pas, sa plume court et la caractéristique de son style est bien dans cette vélocité, on devrait sans doute dire dans ce galop. Comme Montaigne, il cherche avant tout la vie, le mouvement : « Je suis ici en pleine lutte ; je l'ai menée dure depuis un mois, mais je crois que je l'ai gagnée après avoir posé à Paris des ultimatums décisifs ; on va me rendre indépendant. En attendant que ce soit officiel, je fais tout comme. Je me suis décidé, à la stupeur de mes officiers, à tout faire sans attendre d'ordre ; c'était trop long » ou encore « Avoir adoré toutes les idées grandes et élevées, avoir pleuré à 18 ans sur Descartes et sur Platon, avoir entr'ouvert le ciel, avoir vibré à 20 ans à tout ce qu'il y avait de généreux, de chaud, d'enthousiaste et d'élevé, avoir rêvé de participer à la restauration sociale, avoir rêvé de continuer avec une élite d'amis la noble tradition de nos illustres anciens, l'étincelante jeunesse de 1835 et se réveiller...capitaine de cavalerie légère ! ». Son style ressemble en fait à son verbe, ce verbe qui fascinait tant Henry Bordeaux et le faisait écrire : « Je ne me lasse pas de l'écouter. Il donne en parlant l'impression qu'il agit. Tous les mots portent comme des balles. Et il les lance (...) de sa voix rauque comme d'un canon de bronze qui a beaucoup servi, mais qui ne sera jamais hors d'usage ».

Lyautey ne décrit pas les êtres qu'il fréquente, ni même vraiment les paysages ; il fait certes apparaître ses idées, ses projets, mais il le fait d'une façon qui laisse apparaître avec précision les mouvements de son humeur, de l'enthousiasme à l'angoisse.

Ceci, cependant, n'exclut pas la poésie, car Lyautey est aussi un poète : « Hier, j'ai fait le tour de Figui, en longeant les murs à l'aube ; tout étincelait, les montagnes roses, les coupoles blanches des koubas, la brume du matin sur les palmiers ; un essaim de spahis en fourragères éclairait l'horizon ; un goum de burnous rouges, burnous bleus, burnous blancs m'escortait dans la

joie du galop allongé ». Il a un sens esthétique profond ; ainsi d'un sol terne et uniforme observé en Algérie, il exprime la richesse artistique par quelques touches rapides qui donnent au tableau sa mobilité et son dynamisme : « plateau navrant, rocailleux, desséché, mais tout cela est supérieurement éclairé par un admirable soleil levant qui dore, argente, ombre, dessine le tout sur un ciel bleu de lapis » ou encore « Féerie de ce pays, des transitions brutales ! La lune crève les nuages, le ciel s'allume et le désert s'inonde instantanément de lumière blonde ».

L'intérêt de ses écrits est considérable. Témoin et acteur d'événements historiques de première importance, il a transcrit ce qu'il a vu et ce qu'il a vécu, comme César et comme le Prince de Ligne. S'il a arpenté le monde, ce fut la plume à la main. Mais au-delà des questions qu'il eut à résoudre, nous découvrons au fil des pages le drame personnel qui l'a déchiré tout au long de son existence. Conscient d'avoir à réaliser un grand dessein et impatient de le faire, il nous dépeint un incessant combat contre lui-même et contre les barrières que dressent les hommes et les circonstances. Sa passion de l'Absolu et sa recherche permanente d'une incarnation dans son existence donnent à son œuvre une exceptionnelle grandeur ; elle constitue un enseignement. Le Lieutenant-Colonel de Ponton d'Amécourt, par exemple, qui a réussi à emporter en captivité en 1940 trois volumes de la correspondance de Lyautey ne nous parle-t-il pas des leçons qu'elle contient et de la magnifique explication qu'elle donne de la vie ? Avec ses camarades, elle l'a aidé à tenir.

Lyautey et la littérature

Lyautey est un écrivain ; il est aussi un passionné de littérature et un grand protecteur des lettres. Il lit énormément, « Mon lit, ma lampe, mes livres, ma maison en un mot... » écrit-il à sa sœur ; malgré les conférences, les rapports, les audiences, les télégrammes officiels, les inspections et l'écriture, il trouve le temps de lire des œuvres littéraires ou bien la Revue des Deux Mondes, la Nouvelle Revue Française ou la Revue hebdomadaire. Il se sent bien aussi dans le milieu littéraire dans lequel il a des amitiés nombreuses. Il est bien ce « Maréchal qui refusa toutes conquêtes autres que celles de l'esprit »,

comme le disait si joliment André Maurois, en soulignant que c'était pour la France un honneur que de l'avoir placé à côté de Napoléon, grand soldat qui ne put conserver ses conquêtes.

Parmi ceux qui sont les plus proches de lui, nous trouvons notamment Albert de Mun, André Maurois, Henry Bordeaux, Jérôme et Jean Tharaud, Robert Garric, Guillaume de Tarde, Eugène-Melchior de Vogüé, Wladimir d'Ormesson, Isabelle Eberhardt, Claude Farrère. Avec tous il a des échanges fréquents, il encourage les uns, il stimule les autres comme aucun autre ne saurait le faire.

Wladimir d'Ormesson, qui n'a alors que 20 ans, a le privilège de pouvoir lire à Lyautey, à Paris, en 1911, des vers de sa composition ; ils lui plairont et seront publiés sous le titre « Les jets d'eau ».

A Aïn Sefra, en octobre 1903, Isabelle Eberhardt², qui vit là modestement avec son mari Slimène, est présentée à Lyautey. Avec elle, la réprouvée, convertie à l'Islam, qui publie dans l'Akhbar de Victor Barrucand, l'entente est immédiate.

Lyautey a pour son intelligence une grande admiration, « personne, dira-il, ne comprend l'Afrique comme elle ». Il apprécie aussi en elle sa hardiesse, son imprudence ; « j'aimais ce prodigieux tempérament d'artiste, et aussi tout ce qui, en elle, faisait tressauter les notaires, les caporaux, les mandarins de tout poil » écrira-t-il plus tard. Il la prend sous sa protection. En fait ils se ressemblent, ils ont l'un comme l'autre besoin de vie, de liberté, de mouvement, et puis aussi le roman russe les rapproche. Pour elle, c'est le lien avec son pays de naissance ; pour Lyautey la littérature russe est une passion ; il connaît par cœur l'ouvrage sur le roman russe de son ami Vogüé. Ils ont de très longues conversations, grâce à lui les portes se sont ouvertes devant Isabelle. Pour peu de temps malheureusement, car le 21 octobre 1904 la crue de l'oued l'emporte ; elle n'a que 27 ans. « Par amour des choses écrites en bon français », Lyautey, le passionné, met tout en œuvre

2 La biographie d'Isabelle Eberhardt est disponible en ligne sur le site memoireafriquedunord.net

pour que puisse être retrouvé, et immédiatement publié, le manuscrit de « Sud -Oranais » qu'elle vient d'achever ; dans cette période, il parle beaucoup plus de cela que de Jaurès qui pourtant l'attaque durement à la tribune de la Chambre. Le manuscrit est retrouvé et publié l'année suivante, il est dédié à Lyautey.

Claude Farrère rencontre Lyautey pour la première fois en 1907, à Gibraltar ; il voyage avec lui sur le croiseur "Cassini". C'est un choc. Relatant cette rencontre et ses conversations avec le jeune colonel qu'était alors Lyautey, Farrère écrira : « Lyautey avait tout lu. Et il lui suffisait de dix pages pour juger un écrivain ». Sans doute premier à le nommer « Lyautey l'Africain », dans un article en 1920, Farrère lui rendra à nouveau hommage en 1955, en publiant « Lyautey, créateur ». A l'issue d'un long entretien à Paris en 1919, Lyautey a quitté Farrère avec ce message qui est presque une injonction ; « Ce que vous avez fait pour la Turquie, je vous demande de le refaire pour le Maroc ». N'avait-t-on pas dit que Farrère avait été de ces rares Français qui avaient compris la question turque ?

En novembre 1920, Farrère s'embarque pour le Maroc, un voyage décisif d'où sortiront plusieurs œuvres dont, bien sûr, « Les Hommes nouveaux », cri d'amour, hymne à la gloire de l'Empire chérifien et aussi à l'œuvre de Lyautey.

Farrère a fait ce que Lyautey lui avait demandé de faire: écrire sur le Maroc pour faire comprendre le pays et expliquer l'action qui y était menée, mais il a fait bien plus, au point que, en mars 1934, Lyautey pouvait lui écrire : « Dieu! comme vous avez compris, avec trop d'indulgence pour ma personne ».

Protecteur des lettres, découvreur de talents, mécène, aiguillon, Lyautey a eu une influence considérable sur bon nombre d'écrivains de son temps. Son besoin d'écrire, et le plaisir inlassable qu'il a éprouvé à le faire, nous a donné une œuvre d'une très grande valeur avec cette originalité suprême, il a mis de la poésie dans l'action.



Le Maréchal Lyautey, dans sa bibliothèque à Thorey



Le général Daumas

Annie Krieger-Krynicky

En 1856 , un best- seller : les œuvres complètes du général Daumas : *Souvenirs d' Algérie*.

Avec l'article de Denis Fada sur le maréchal Lyautey, on a pu mesurer la valeur littéraire et l'impact des écrits d'un officier bâtisseur d'empire. Il s'agit ici des campagnes militaires et des réflexions d'un officier de l'armée d'Afrique datés de 1835. Barbey d'Aurevilly, critique littéraire redouté en fit le plus grand éloge. Écrivain célèbre, romancier sulfureux (ses romans ont fait l'objet d'adaptation cinématographique comme *Le Rideau cramoisi* avec Anouck Aimé et télévisée avec ses *Diaboliques* et grand admirateur d'Edgar Poe qu'il fit connaître en France, fut frappé « par cette panoplie littéraire faite avec des livres beaux et étincelants comme des armes et qui devront tenir une si noble place dans la littérature historique et militaire de notre temps. Mais ce ne sont pas les qualités exactes attendues d'une observation d'une civilisation, ni la technique ni aucune des qualités substantielles qu'on est accoutumé de demander aux écrits d'un homme de guerre instruit et pénétrant, chez lui, au plus haut degré de précision et de développement. Non ; ce fut quelque chose de plus rare qui fit la fortune de ses écrits, je veux parler d'un talent de style très brillant et très littéraire ». « Seuls seront étonnés ce qui ne savent pas ce que l'esprit militaire cache d'aptitude et de puissances et de quelles forces, il arme un homme quand il est profond ». Qui était l'objet de ces éloges d'un critique qu'on accusait de tremper sa plume dans le vitriol ? Melchior – Joseph – Eugène Daumas était né en Suisse à Délémont en 1808 ; Engagé en 1822 dans l'armée française, il fut affecté en Algérie en 1835 et se distingua dans les fonctions de négociateur auprès d'Abd-el-kader à Mascara en 1837 sous les ordres des généraux Lamoricière

et Bugeaud. Nommé colonel, il accompagna l'émir défait en France en 1847. Puis il prit part avec le grade de général aux expéditions contre les tribus insoumises. Nommé directeur des affaires Algériennes en 1850, général de division en 1853, rendu à la vie civile, il sera sénateur en 1857 puis commandera la Division militaire de Bordeaux. Il mourra en gironde à Camblanès en 1871 la publication qui fera sensation en 1856 réunit des œuvres écrites à diverses périodes ; *Le Sahara algérien* ; *Le Grand désert, Itinéraire d'une caravane au Sahara, au pays des nègres* ; *Les Chevaux du Sahara* ; *Principes généraux du cavalier arabe*. Pour Barbey d'Aurevilly, l'auteur a su se détacher, en dépit de l'importance historique des sujets, des considérations d'un homme d'état ou de préoccupations militaires. « Il a préféré le côté exact, mouvementé, visiblement éloquent des choses. Il s'était tour à tour... le peintre de mœurs et de guerre comme dans les chevaux du Sahara et les mœurs et coutumes de l' Afrique » . « Oui c'est un peintre, un Horace Vernet littéraire ! Voilà ce qu'était le général Daumas, un grand coloriste, au style plein de feu ».

Comme Horace Vernet en effet il est le peintre lumineux des déserts, des tentes des smalas, des burnous flottants, des chevaux buveurs d'air et des armes. Imagination chevaleresque, il s'est profondément pénétré de l'za personnalité de ce peuple arabe. Le seul peuple réellement poétique qu'il y a maintenant sur terre et dont la description ressemble à une page de la bible oubliée ou des feuillets de ce Khoran, une « épopée chantée ». Auteur du *Chevalier Des Touches*, chouan malheureux, ce Normand, nostalgique de cette épopée de la chouannerie, est sensible à l'esprit qu'a dégagé le général Daumas de ces tribus et se plaît à rêver de « cette féodalité qui n'existe plus qu'au désert, ce fragment de Moyen-Age d'un peuple équestre et nomade retrouvé vivant dans les sables du désert » Si le caractère du poème épique est de .. tous les éléments de la civilisation qu'il chante un poète qui aurait le génie d'un tel ; poème n'aurait besoin pour ce faire sur les Arabes que de consulter les œuvres de Daumas « Il le trouve plus profond que Victor Hugo dans ses *Orientales* » car « On sait que la vie vraie battra toujours la vie rêvée » Il a ressenti « quelque chose qu'il n'a pas ressenti depuis les poèmes

de lord Byron... cette veine ouverte d'un peuple vaincu, par laquelle s'écoulait un sang si vermeil encore de jeunesse fumée, ces mœurs patriarcales et hospitalières, cette fierté grandiose qui fait dire perpétuellement l'Arabe « Elargis ton âme » Il la regrette car il pressent pesanteur de la modernité et il est pris de mélancolie car il revit la sensation de ce qui est éternellement beau et de ce qui va s'évanouir. Il redoute les « habitudes étriquées et plates des temps modernes ». Il est reconnaissant à Daumas d'avoir « emmagasiné tous les documents nécessaires l'histoire ». Il craint la dissolution « de cette perle de peuple, de ce dernier panorama du désert, de ces dernières fantasias d'un peuple équestre et nomade que ne verrons pas nos enfants ». Il remercie Daumas, « peintre littéraire qui va plus au fond des hommes et des mœurs qu'il nous retrace et il les éclaire plus intimement que le peintre plastique (Vernet) avec lequel il a une si grande analogie » pour ces évocations et griffe au passage madame de Staël qui disait que « hors des batailles, Lord Wellington (le vainqueur de Waterloo , le duc de fer) n'avait pas une idée » ! Certes selon le dicton arabe : « la plume est plus forte que le sabre » mais que dire de l'association des deux ?

Bibliographie

Les œuvres du général Daumas (susvisées)

Barbey d'Aurevilly Jules. *A côté de la grande histoire : le Sahara algérien et le Grand désert* . in Pays, 1855 (3° édition : 1906 Lemerre éditeur, paris)



Les sauterelles

Général Daumas

Les Sauterelles.

Grâce à Dieu encore, si notre soif et le soleil n'eussent pas desséché nos outres, nous aurions fait un déjeuner joyeux, car depuis un moment nous voyions arriver à nous un nuage de sauterelles : le soleil se cachait derrière, le ciel en était noir, elles tombaient par myriades ; aussi loin et aussi haut que nos yeux pouvaient aller, le sol et l'air en étaient inondés.

Devant ce bonheur imprévu, la caravane s'arrêta, et déjà maîtres et Nègres commençaient à moissonner cette moisson de Dieu ; mais Cheggueun nous fit dire :

« Vous êtes fous, en vérité ; hâtez le pas, O mes enfants ! L'eau, vous n'en avez plus ; elle est là-bas au pied du Djebel Hoggar, et c'est de là que viennent les sauterelles.

- Vous les retrouverez au bivouac avec du bois pour les faire griller, de l'eau pour les faire bouillir, et tout cela vous manque ici. »

Ces paroles étaient justes, et nous reprîmes notre marche sans plus nous inquiéter de ce *sable d'insectes* que nous écrasions sur la route ; mais au pied du Djebel Hoggar, où nous devons faire séjour, chacun s'empressa d'en recueillir, d'en faire préparer pour le repas du soir et sécher au soleil pour sa provision ;

La sauterelle est une bonne nourriture pour les hommes et pour les chameaux : fraîches ou conservées, on les mange après leur avoir enlevé les pattes, les ailes et la tête, grillées ou bouillies et préparées sur le kouskoussou.

Séchées au soleil, on les réduit en poudre que l'on mélange avec du lait, ou que l'on pétrit avec de la farine, et que l'on fait cuire avec de la graisse ou du beurre et du sel³.

Les chameaux en sont très-friands : on les leur donne desséchées ou cuites, empilées dans un grand trou, entre deux couches de charbon.

C'est ainsi que les Nègres les mangent ; aussi notre bivouac fut-il en un instant enfumé par leurs réchauds improvisés.

La chair des sauterelles est permise, pourvu que ces insectes aient été pris vivants et tués par des musulmans ; mais si la mort leur a été donnée par le froid ou par la main d'un infidèle, leur chair est impure, ainsi qu'il en a été décidé par les imâm El Malek et El Hanebali.

Le Prophète a dit que Dieu avait permis de manger, sans les écorcher, deux sortes d'animaux, les poissons et les sauterelles⁴.

El Baïha raconte, sur la foi de Abi Mamidou el Banouli, que notre seigneur Mohammed disait :

« Meriem Bent Aomran⁵ ayant demandé à Dieu la faveur de manger une chair qui n'eût pas de sang, Dieu lui envoya des sauterelles. »

Abdallah Ben Ali a écrit :

3 Selon Hérodote, c'était ainsi que les mangeaient les Nasamons. Sa phrase a été du reste diversement interprétée. — Quelques savants ont vu des dattes à peine mûres où d'autres ont vu des sauterelles et d'autres des hannetons. Nous n'osons point nous prononcer contre Henri-Étienne et M. d'Avezac ; mais si c'est des sauterelles qu'a voulu parler l'auteur grec, l'usage de les manger en poudre dans du lait s'est conservé, et dans le cas contraire, l'usage de manger ainsi des dattes à peine mûres et des hannetons s'est perdu.

4 On lit dans les commentaires des écrits de Jazid : « Les sauterelles et les cœurs d'arbre étaient la nourriture de Jabia ben Zakaria. » (Jean, fils de Zacharie, saint Jean-Baptiste; voir le Koran, chap. XIX.)

5 Meriem Bent Aomran (Marie, fille d'Aomran); c'est la sainte Vierge.— On sait, que, même, selon le Koran, Marie était une vierge craignant Dieu, et qui conçut mystérieusement. « Nous envoyâmes vers elle notre esprit, etc. » (Voir le Koran au chap. XIX, intitulé *Marie*.) Selon notre foi, le père de la sainte Vierge se nommait Joachim. Selon les musulmans, Aomran.

« Nous avons fait, en compagnie du Prophète, de nombreuses ghazias pendant lesquelles nous avons mangé des sauterelles, et il en mangeait avec nous. »

Ben Madjat ajoute

« Les femmes du Prophète, lorsqu'on leur envoyait des sauterelles en présent, en envoyaient aux autres femmes dans des corbeilles. »

Omar, un jour qu'on lui demandait si l'usage des sauterelles était permis, répondit : « J'en voudrais avoir un panier plein-pour les croquer. »

De tous ces témoignages, il résulte, à n'en pas douter, que, par la grâce de Dieu, les sauterelles ont été données à l'homme pour qu'il en fit sa nourriture.

Les savants sont divisés d'opinion sur l'origine de ces insectes.

En souvenir de ce mot du Prophète : « Les sauterelles sont le produit de la fiente des poissons, » on les a dites aquatiques ; mais il paraît certain que si les unes viennent de la mer, les autres viennent de la terre. —Il y en a de diverses espèces : de grandes, de petites, de blanches, de rouges, de jaunes.

Lorsque l'insecte sort de l'œuf, on le nomme debba ; quand ses ailes grandissent, fogha ; quand il vole, ghoghat, et enfin djirad quand il change de couleur, alors que les mâles deviennent jaunes et les femelles d'un gris noir.

On leur donne encore le surnom d'oum el aouf.

Les sauterelles de terre ont six pattes, deux à la poitrine, qui sont leurs mains, deux à la taille, et deux derrière, qui sont leurs jambes, et dont l'extrémité est dentelée comme une scie.

Quoique bien petit, cet animal ressemble à beaucoup d'animaux : il a la tête du cheval, les yeux d'un éléphant, le cou du taureau, les cornes de l'antilope, la poitrine du lion, les ailes de l'aigle, les cuisses du chameau, les pattes de l'autruche, le ventre du scorpion et le corps du serpent.

Ech-Chérif a dit que les sauterelles marines ont la tête carrée, près de la tête une partie osseuse comme la nacre, dix jambes longues comme celles des araignées.

On en voit beaucoup sur les bords de la mer, dans le pays de Gharb ; on les mange rôties ou en ragoût. - Cet animal peut être rangé dans la classe des produits de mer qui donnent de la nacre.

Quand la sauterelle veut pondre, elle fait choix d'un endroit aride, sablonneux ou pierreux ; elle creuse le sol avec la partie postérieure de son corps, et dans la cavité qu'elle a formée elle dépose ses œufs. Pour les protéger ensuite, elle reste immobile, les ailes étendues, et de loin on dirait de la troupe, un champ de marguerites.

Ces animaux sont au nombre de ceux qui obéissent à un chef ; ils se rassemblent en armées, un roi conduit, les sujets suivent. — Quand un de ces essaims s'abat sur une campagne, il y détruit tout.

Le Prophète a dit : « Ne tuez pas les sauterelles, car ce sont les troupes de Dieu. »

Non, nous ne devons pas les tuer, si elles ne dévastent pas les champs ; mais autrement leur mort est légitime. El-Asnaï raconte :

« Un Arabe avait semé du blé ; lorsque ce blé fut en épis, les sauterelles arrivèrent, et l'Arabe, après s'être amusé longtemps à les regarder manger, improvisa ces vers :

Les sauterelles s'abattirent sur mon champ de blé, et je leur dis : Ne mangez pas mon bien et ne le dévastez pas.

Un de leurs savants, perché sur un épi, me répondit :

— Nous sommes vos hôtes, il faut que vous nous rassasiiez.

« Je me suis rendu dans ce champ, continue El-Asnaï, il était dévasté, et j'ai demandé à l'Arabe s'il était vrai qu'il eût mis du blé.

— Oui, me répondit-il ; mais il m'est arrivé un essaim de sauterelles, armées de faux comme des moissonneurs, qui m'ont tout fauché.- Louange à Dieu qui permet à un aussi faible animal de tout détruire ! »

Sous le kalifat d'Omar Ben el-Khottab, les sauterelles semblaient avoir disparu complètement ; Omar en conçut le plus grand chagrin, la plus vive inquiétude, et des courtiers furent envoyés dans l'Yamen, dans le Cham, dans l'Irak, pour s'informer si l'on n'en avait pas vu. Le courrier de l'Yamen en rapporta une poignée, et Omar s'écria :

- Dieu est le plus grand ! Dieu est le plus grand !

J'ai entendu dire au Prophète que Dieu avait créé mille mères d'animaux différents, quatre cents sur terre et six cents dans la mer, et que la première de ces mères qui disparaîtrait de la création serait celle des sauterelles, et qu'alors les autres la suivraient.

Ben-Ali et El-Tarmadi el-Hakim ont ainsi interprété ces paroles d'après les commentaires de Mohammed Ben Ayssa : Si les sauterelles doivent disparaître du monde les premières, c'est qu'elles ont été formées du reste du limon qui a servi à faire l'homme ; après elles il disparaîtra, et après lui toutes les autres espèces d'animaux, car elles n'ont été créées que pour le servir.

Hassan Ben Ali a raconté :

« Nous étions à table en famille et une sauterelle s'abattit au milieu de nous; Abdallah, mon parent, l'ayant prise, demanda à l'envoyé de Dieu ce qu'il y avait d'écrit sur les ailes de cet insecte, et l'envoyé de Dieu y lut :

« C'est moi qui suis Dieu ; il n'y a pas d'autre Dieu que moi ; je suis le Dieu des sauterelles, c'est moi qui les nourris. Quand je le veux, je les envoie aux peuples pour les enrichir ; quand je le veux, pour les punir. »

D'après Ben Omar, l'envoyé de Dieu fut une autre fois sur les ailes d'une sauterelle, écrit en caractères hébreux :

« Nous sommes les troupes de Dieu le plus grand ; nous pondons chacune quatre-vingt-dix-neuf œufs, et nous sommes si nombreuses que, si nous en pondions cent, nous dévasterions le monde entier. »

Alors le Prophète effrayé, s'écria :

« O mon Dieu, détruisez leurs petits, tuez leurs chefs, fermez-leur la bouche pour préserver de leurs dents la nourriture des musulmans, vous qui écoutez les prières de vos créatures. »

A cette invocation, l'ange Gabriel apparut au Prophète et lui dit :

« Dieu t'accorde une partie de tes vœux. »

Depuis cette époque, en effet, ces paroles de notre seigneur Mohammed, écrites sur un papier et renfermées dans un roseau que l'on plante au milieu des blés ou des vergers, ont le pouvoir de détourner les sauterelles.

Cette recette est infaillible.

L'expérience a prouvé encore l'efficacité de cette autre indiquée par le cheikh Yahia, qui m'a assuré l'avoir employée nombre de fois avec succès.

On prend quatre sauterelles, et l'on écrit un de ces quatre versets du Koran sur les ailes de chacune :

- Dieu vous rassasiera ; il entend, il sait.
- Mettez une opposition entre eux et ce qu'ils désirent. Partez! Dieu a dégagé vos cœurs.
- Lorsque l'ordre sera donné, elles s'en iront confuses.

On les relâche ensuite au milieu de l'essaim, et leur armée va se perdre dans une autre direction.

Dieu a donné à ces insectes diverses vertus médicinales, et par sa volonté, quand on en voit en songe, elles annoncent l'avenir.

D'après Bou-Sina (Avicènes), pour guérir l'hydropisie, on prend douze sauterelles, on leur enlève la tête et les jambes ; on les assaisonne avec un peu d'as sec ; on les fait bouillir, et on en boit la décoction.

Employées en frictions, elles guérissent les rétentions d'urine.

Lorsqu'un individu est atteint du *homra*, bouton rouge qui ne guérit jamais, s'il porte sur lui une sauterelle de l'espèce de celles qui ont un long cou, il peut en être soulagé.

L'usage de leur chair est encore favorable contre une maladie appelée *ed djoudane*.

Si vous voyez des sauterelles en songe, le lendemain vous verrez de mauvaises gens.

Si vous rêvez que vous en mangez, c'est un bon augure. Que vous en entassez dans un vase, vous gagnerez beaucoup d'argent.

Quand il en pleut et qu'elles sont d'or, Dieu vous rendra ce que vous avez perdu.

Toutes ces choses arrivent par la volonté de Dieu⁶.

A peine étions-nous installés que les Touareug descendirent de la montagne pour nous vendre des chèvres, des fromages secs (tekeumarin) et des dattes. Nous leur échangeâmes contre du poivre du daoudaoua et du tabac ; et nous leur fîmes encore quelques petits présents pour nous les rendre favorables, en les chargeant de prévenir Ould Biska de notre arrivée. Ce chef a d'ailleurs sur les deux versants du Djebel Hoggar, des chouafs ou voyeurs chargés de guetter le passage des caravanes, de protéger celles qui se réclament de lui, et de lui dénoncer, pour qu'il puisse leur courir sus, celles qui tenteraient de franchir ou de tourner son territoire sans lui payer les droits d'habitude.

Le jour suivant, après le salat el-fedjer, la prière du point du jour, qui fut faite en commun, comme à toutes les haltes, l'imam nous cria ces paroles :

« O croyants, ces Nègres sont aujourd'hui musulmans, et nous sommes en un lieu convenable pour leur enseigner comment ils doivent faire les ablutions selon la loi.

⁶ Nous avons cru devoir donner en entier ce curieux chapitre d'histoire naturelle; il est extrait du livre intitulé *Haiat el Heiouan*, par Cheikh Knut ed-Din Ben Moussa Doumairi.

Avant le salat ed dohor, la prière d'une heure après midi, conduisez-les donc à la source et faites-les s'y purifier. »

LE
GRAND DÉSERT

ITINÉRAIRE D'UNE CARAVANE
DU SAHARA AU PAYS DES NÈGRES

— ROYAUME DE HAOUSSA —

PAR

LE GÉNÉRAL DAUMAS

ET

AUSONE DE CHANCEL

—
QUATRIÈME ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

—
1860

Tous droits réservés



**Le Grand
désert par le
général
Daumas**



Le Covid 19 comparé aux épidémies d'autrefois au Maroc

Patrice Sanguy

Patrice Sanguy a bien voulu nous communiquer un extrait de journal, *The Malta Independent* (*Sunday* du 16 avril 2020) avec un article tout à fait d'actualité sur le Covid 19 comparé aux épidémies d'autrefois au Maroc. Angliciste, maître de conférence H. à Paris- Dauphine, Il est le Président honoraire de la société Franco - maltaise - Cercle Vassali qu'il fonda en 1999 et l'un des importants contributeurs de notre revue

Patrice Sanguy évoque ses souvenirs du Maroc où il vécut avec ses parents au temps où les populations étaient tout aussi démunies devant les épidémies qu'aujourd'hui devant le Corona - virus. Il évoque son enfance à Rabat, capitale politique du Maroc et les heures passées à l'hôpital Moulay Youssef où dont son père était médecin.

« Le docteur Charles Sanguy fut à la tête des services de Santé de Casablanca lorsqu'il fut confronté à l'explosion de la peste bubonique. Il sut cerner le problème en l'absence de médicaments, inexistant à l'époque de l'après-guerre - ce qui est différent aujourd'hui - et circonscrire l'épidémie grâce aux mesures drastiques qu'il est bon de rappeler en ces jours d'appréhension » explique l'auteur.

« Le Résident Général, la plus haute autorité du Protectorat lui donna la permission de mettre toute la capitale économique du Maroc (Casablanca) sous le contrôle total de l'armée. Seuls ceux qui apportaient des vivres et des subsides essentiels dans la cité, avaient le droit d'y pénétrer et, ce, après que leurs vêtements aient été désinfectés et avoir été soumis à une douche. Afin

qu'ils n'apportent pas les insectes transmetteurs du microbe aux humains. On leur distribuait ensuite un repas gratuit ».

« Nos plus jeunes ou moins jeunes lecteurs, écrit P. Sanguy, qui refusent le masque - ne mentionnons les nombreuses personnes qui s'imaginent tomber malades à cause des vaccins quand ils existent et s'estiment atteints dans leurs libertés individuelles surtout émanant d'un pouvoir colonial, doivent aussi savoir qu'alors qu'il n'y a pas de traitement efficace pour les cas les plus graves de Covid 19, que les antibiotiques n'étaient pas en usage jusqu'à la deuxième moitié du 20^{ème} siècle. Comme aujourd'hui, hygiène et prévention étaient les obsessions des professions médicales, fussent-elles coloniales ou métropolitaines. Et pour un seul patient contaminant le médecin ou son père, il ne restait à toute la famille qu'un pèlerinage à Lourdes, que la petite fille était alors vouée au bleu et blanc, couleurs de la Vierge jusqu'à ses seize ans. Ma mémoire remonte plus loin dans le passé comme un vieil homme, né durant la seconde guerre mondiale (1943). J'ai grandi parmi ces gens qui ont vécu la première guerre mondiale et ont une mémoire vivace de ce qu'ils ont vécu. Un de mes arrière – grand - pères, un médecin, ayant fait ses études à Montpellier et qui avait sauvé des enfants de la diphtérie, fut incapable de sauver celle de son petit garçon de quatre ans. Le miracle n'eut pas lieu et l'enfant mourut. Son père tomba dans une dépression fatale. Refusant des funérailles chrétiennes, il mit fin à ses jours. Du côté maltais de ma famille, on se remémore qu'aucun miracle put ne sauver la sœur de ma grand-mère, Annie, quoique son père, Enrico Magro, fut aussi médecin et recteur de l'Université. Comme des millions d'autres sur la planète, elle fut victime de la seconde vague de la grippe espagnole qui atteignit Malte. Microbes et virus provoquaient alors des épidémies foudroyantes. Tuberculose, choléra, malaria poliomyélite. Mais peu pensaient qu'il y avait d'autre moyen d'y échapper que de se protéger soi - même. Curieusement la leçon fut perdue après la découverte des antibiotiques et les générations vécurent dans l'illusion qu'ils pouvaient être aisément soignés et que l'hygiène était devenue moins nécessaire qu'autrefois. Pour beaucoup dans l'opinion publique que j'observe, le désastre que nous avons vécu cette année, serait

de la responsabilité des pouvoirs publics et des autorités médicales et de personne d'autre ! Ceux qui ne portent pas de masque, ne respectent pas la distanciation, ne veulent pas prendre leur part du fardeau, mais se réfèrent aux prophètes de malheur, tueurs de joie et d'espérance, en se mettant eux-même en danger ».

Pour Patrice Sanguy : Annie Krieger- Krynicki, traductore ma non traditore !!!



**Le Dr Pierre
Sanguy
guidant la**

femme du Résident Général dans la maternité



Le balcon sur le désert

Marie Barrère - Affre

Quarzazate

On approchait. Les toits de tôle révélèrent des cantines, où se débitaient boissons, tabac, conserves ; des ateliers militaires, retentissants de ronflements de moteurs ; des garages, autour desquels d'énormes camions attendaient l'heure du départ nocturne vers quelque bled encore plus lointain, encore plus perdu.

Des soldats en bourgerons, des indigènes vêtus de bleu sombre, des Juifs coiffés de leur calotte noire, circulaient dans l'unique rue qui s'étendait au pied du piton chargé lui-même de constructions affectant la forme traditionnelle des casernes : longues bâtisses basses, rectangulaires, percées de fenêtres uniformes, couvertes d'éverites blêmes et entourées de barbelés. Cependant Francis, tout en maintenant son volant de la main gauche, indiquait de la droite des points de l'horizon et ralentissait l'allure de l'auto.

— L'aviation est par là-bas ; ici, en face des cantines, on a fait quelques logements pour les sous-officiers qui ont leur famille auprès d'eux. Sur ce mamelon sont casernés les légionnaires, les tirailleurs marocains. Il y a aussi le service de la poste aux armées, l'intendance, les magasins de la gestion des subsistances. Notre demeure est voisine de ces derniers.

Ils commençaient à escalader la route en pente qui grimpait au flanc du piton. Claude sentait peser sur son visage le regard curieux des militaires que l'on rencontrait et qui saluaient son mari. Si ces hommes ne connaissaient pas encore sa triste histoire, ils la sauraient tôt ou tard : ces secrets-là s'ébruitent d'autant plus vite qu'ils sont plus douloureux !...

Ce fut sous l'impression d'une tristesse accablante que Claude franchit la porte du camp, où la sentinelle présentait son arme. On laissait à gauche la vue rafraîchissante de la vallée verte, où des essais d'arboriculture laborieusement tentés commençaient à donner des résultats, et dans laquelle le miroitement de l'oued mettait une douceur inattendue...

La façade d'une chapelle toute neuve entrevue au passage n'allégea pas le poids sous lequel étouffait le cœur de la voyageuse ; elle avait hâte d'arriver, de fuir les regards qui la guettaient par les fenêtres des chambrées, des bureaux, des magasins...

La voiture déboucha dans une sorte de cour rectangulaire encadrée de bâtiments qui semblaient déserts. Au fond, sous un toit plat au-delà d'une véranda spacieuse, Claude aperçut la façade du logis qui allait devenir sa maison et n'éprouva pas à cette vue l'élan de sympathie que l'on ressent devant certaines demeures. S'il est vrai que chacune possède un visage plus ou moins attrayant, doué d'une physionomie qui lui est propre, celle-ci apparaissait à la fois sévère et banale. Dans les plates-bandes longeant la véranda, quelques bâtonnets secs décelaient des essais de culture qui n'avaient pas du tout réussi.

Deux soldats indigènes s'empressèrent au-devant de l'auto. Francis les présenta à sa femme.

— Les ordonnances, Larb et Othman. Vous avez déjà vu ce dernier à Casablanca, c'est lui qui s'est occupé de nos bagages. Il est plus spécialement attaché à mon service ; mais Larbi est très bon cuisinier, et on me l'a recommandé comme « femme de ménage ».

Othman avait une face couleur de pain brûlé, où luisaient de graves yeux dans des orbites charbonneuses. Larbi, plus jeune, de teint plus clair, le visage rasé et le nez un peu aplati, riait de toutes ses dents.

— L'un et l'autre connaissent le français, ajouta l'officier, tendant la main à sa femme pour l'aider à descendre de voiture.

Mais elle était déjà à terre, pressée de pénétrer sous ce toit et d'aller jusqu'au cœur de cette maison hostile, que déjà elle appelait en elle-même « ma prison ».

C'était, comme toute habitation coloniale bien comprise, un double alignement de pièces spacieuses de chaque côté d'un couloir large et clair. Entre les plafonds élevés et le toit d'éverites, l'air devait courir librement, évitant aux appartements la chaleur torride des grandes plaques de couverture, surchauffées.....

La visite du caïd Hamadi

Derrière les étendues mélancoliques et le haut piton vigilant, l'oued, cependant, déroulait quelques frais paysages. Sinueux, troublé en hiver par les orages et gonflé en été par la fonte des neiges qui l'alimente et le rafraîchit, il roulait cette année-là des eaux pauvres, parmi des îlots sablonneux, des monceaux de galets polis et de hautes roches rongées.

Quand l'auto qui emportait Claude se fut engagée hors des cantonnements militaires et du semblant de village que forment les cantines des soukiers, elle découvrit avec surprise des sites moins sévères.

Par endroits, l'oued était clair entre les palmes ; il miroitait, réfléchissant non seulement le ciel ardent, mais aussi les sveltes arbres frémissants et les faces tatouées, bronzées des femmes vêtues de bleu sombre qui venaient y remplir leurs cruches d'argile.

Enfin il dédoublait bientôt les énormes tours carrées, les façades hermétiques, les fenêtres cintrées et les terrasses festonnées des kasbas couleur d'ocre qui s'élevaient sur les deux rives.

Les constructions étant faites entièrement de boue durcie, elles étaient de la nuance du sol qui les portait et il en résultait une infinie variété de coloris. A Ouarzazate, les sels minéraux abondent et donnent à la terre des teintes extraordinaires. Tantôt violet, tantôt blanchâtre, tantôt sépia ou ocré, parfois

nettement jaune, le terroir des contrées d'Atlas est varié à l'infini. Mais, le plus souvent, l'argile pourpre domine.

La kasba du caïd Hamadi était d'un brun chaud patiné de veines rougeâtres. Le soleil en la cuisant au cours de multiples étés lui avait donné mille précieux reflets ; ainsi le four du céramiste développe les couleurs en puissance dans le glaçage terne d'une œuvre d'art. Vaste, belle, excessivement curieuse, l'énorme forteresse surgit devant Claude comme une fabuleuse vision.

Pour la pétrir, l'orner, la creuser de dessins géométriques et la hérissier de balcons fermés ; pour en dresser les tours plus larges à la base qu'au faite ; pour damer les hautes terrasses plates par-dessus des charpentes de palmier, toute une tribu avait travaillé sans répit pendant des années. Peu à peu les murs s'élevèrent, et les bastions épais, et ces étranges tours qui vont s'amincissant à mesure qu'elles montent, comme celles des palais de l'antique Assyrie. Et un jour l'énorme bâtisse achevée érigea en face de l'Atlas sa masse imposante, et le soleil commença à la mordre comme on mord un fruit, à la patiner de lumière.

Un naïb de Si El Hamadi attendait les visiteurs à la porte. Celle-ci ouvrait des battants gigantesques, doublés et cloutés de fer.

L'intérieur de l'édifice offrait un effarant dédale de cours surpeuplées, de couloirs obscurs et d'escaliers usés. Il fallut traverser tout cela à la suite du guide, et la jeune femme entrevoyait au passage mille tableaux curieux, devant lesquels elle aurait aimé s'arrêter. Mais au dehors, Francis avait vu un certain nombre de voitures déjà garées : ils étaient donc un peu en retard, et quand Claude faisait mine de ralentir le pas, il se retournait vers elle avec impatience.

Enfin au fond d'une sorte de fondouk populeux où bêtes et gens se confondaient dans la fumée des brasiers du soir, la façade muette d'un lourd donjon avançait ses contreforts de terre et sa porte énorme. L'arc de la voûte franchi, on trébucha dans les demi-ténèbres d'un sol inégal et humide.

Ouarzazate, terre de la discorde ? discorde des hommes ? Soit ! Mais, surtout, discorde des éléments.

Le vaste décor étalé sous le ciel était un champ de bataille où ils se livraient une lutte formidable, dont Claude était la spectatrice épouvantée.

Le feu céleste qui tout l'été avait calciné et dévoré les sables, et fait fumer là-bas l'eau chaque jour plus basse de l'oued, s'était complu à pulvériser, désagréger les pierres friables. La terre accablée, à force de lancer des appels éperdus aux nuages cantonnés sur l'Atlas qui les retenait à ses cimes, avait fini par décider leurs cohortes énormes à s'ébranler toutes à la fois. Une aspiration vertigineuse créait le gouffre de vide où les cyclones récalcitrants se précipitaient, non sans des révoltes suprêmes. Et la tempête accourait, avec les sombres nuées bleuâtres et les longs éclairs de cuivre. D'abord, les premiers courants frôlant le sol soulevaient un peu partout des trombes de poussière. Mince formes rapides elles allaient d'un bout à l'autre de la plaine ; parfois elles se réunissaient plusieurs, nouant une ronde comme le faisaient jadis Claude et ses compagnes, au temps heureux où elle n'avait pas souffert. Ronde vertigineuse de fantômes promptement nés, plus promptement encore évanouis, dansant un mystérieux aouache au rythme des tambours du vent !... Bientôt l'atmosphère s'obscurcissait ; un faux jour blême promenait partout ses projecteurs livides, et les nuages bas, pesants, confondaient l'eau qu'ils versaient avec la poussière rouge que leur lançait la terre.

Enfin le cataclysme déchaîné ruait ses escadrons à l'assaut des montagnes. Le vent arrachait tout ce qu'il pouvait atteindre, et broyait, et tordait tout ce qui pouvait être écrasé. L'heure venait alors de fuir le balcon surplombant ce désert en fureur et d'aller se réfugier dans la vaste maison bien fermée. Sur la toiture en éverite, pendant des heures, on entendait tomber une grêle de pierrailles parmi les hurlées du vent.

A la venue de la nuit, la paix, ou du moins un armistice, se concluait entre les éléments ennemis. Les fantômes s'abattaient et retournaient au néant d'où la trombe les avait tirés ; les nuages en haillons allaient reconstituer sur l'Atlas leurs armées décimées. Un silence profond succédait aux clameurs cruelles de l'immensité.

Alors toutes les fenêtres s'ouvraient comme des bouches haletantes pour respirer l'air rafraîchi. Le soleil lançait une dernière flèche d'or avant de sombrer, dédaigneux, au-delà des brumes encapuchonnant les sommets ; et toute pure, rayonnante, belle comme un fruit, sur le ciel d'une transparence divine la première étoile s'allumait...

Ces journées orageuses laissaient Claude enfiévrée, tourmentée, comme si son âme eût partagé vraiment les convulsions de la nature. En rentrant chez lui, le commandant la trouvait à demi-allongée dans quelque fauteuil, tenant à la main un ouvrage auquel elle ne travaillait point, ou un livre qu'elle ne lisait pas. Les yeux assombris, la bouche mauvaise, elle le considérait avec hostilité ; et l'officier, silencieux, songeait :

— La tempête n'est pas finie...

— Vous avez tort, Claude, de passer des heures sur la terrasse par ce temps affreux. Laissez donc le désert à sa solitude : c'est un champ de bataille où les passions s'affrontent !...

Elle répondit :

— Qui triomphera ?...

Aussitôt elle reçut un regard profond, où la flamme des yeux gris passa, brûlante, et Francis dit avec assurance :

— Ce sera le printemps !...